

# Rudolf Otto (1869-1937)

Autor(en): **Grin, Edmond**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **25 (1937)**

Heft 104

PDF erstellt am: **21.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## RUDOLF OTTO

(1869-1937)

---

Il y a quelque chose d'émouvant dans la rencontre de ces deux noms sur la carte de convocation de notre séance d'aujourd'hui : Philippe Bridel, Rudolf Otto (1). Deux solitaires, à certains égards, puisque l'un, depuis très longtemps, n'avait plus de foyer, et que l'autre n'en avait jamais fondé. Mais deux grands altruistes, dans leur solitude, parce que leur cœur — à l'un comme à l'autre — était trop vaste, trop généreux pour pouvoir songer même un instant à oublier la grande famille humaine. Deux amis de l'Eglise du Christ aussi, en faveur de laquelle — de façon très différente, je le veux, mais combien profonde tous les deux — ils ont dépensé sans compter les trésors de leur magnifique intelligence et de leur grand cœur.

Le titre de cette communication n'aura surpris personne. Il serait singulièrement prétentieux de vouloir, en quelques minutes, exposer une œuvre théologique aussi riche, aussi complexe que celle de Rudolf Otto. Nous voudrions simplement ne pas laisser partir un homme à qui la pensée philosophique et théologique doit beaucoup — et l'Eglise également — ; un homme qui a accueilli dans sa maison, avec une affection touchante, grand nombre d'étudiants suisses, et parmi eux plus d'un *welche*, sans que soit rappelé ici, avec respect et avec gratitude, son nom, et esquissé tout au moins le sens de son effort.

\* \* \*

Comme tous ceux qui furent grands spirituellement, Rudolf Otto a accompli sa tâche d'homme au travers de la souffrance. Né en 1869, non loin de Hanovre, admirablement doué intellectuellement mais de complexion très nerveuse, il fut agréé, à vingt-huit ans déjà, en qualité de privat-docent pour la théologie

(1) Ces pages ont été lues le 26 avril 1937, à la séance de la Société vaudoise de théologie. L'ordre du jour comportait en outre la lecture de « Souvenirs » du professeur Philippe Bridel, par son ami le professeur L. Pelet.

systématique à l'Université de Göttingue. C'est alors qu'il donna, dans sa province natale, des conférences sur ce sujet : la vie de Jésus, du point de vue de la critique historique (*Leben und Wirken Jesu nach historisch-kritischer Auffassung*). A cette époque, les autorités ecclésiastiques de Prusse étaient composées exclusivement d'éléments conservateurs. Les vocations de professeurs en théologie étaient réservées de préférence aux hommes de la tendance dite « positive ». Les conférences du jeune Rudolf Otto furent jugées d'un radicalisme excessif. Son nom, proposé pour un « extraordinariat » à Breslau, fut écarté résolument par l'*Oberkirchenrat* de Berlin. Peu après, le jeune savant était proposé pour Bâle. Cette fois-ci, ce furent les partisans du libéralisme ecclésiastique qui l'écartèrent : ils voulaient un homme qui fût carrément de leur bord. Otto, à leur gré, était trop... du centre. — O relativisme et vanité des étiquettes théologiques !

Le jeune Otto — on le conçoit — fut extrêmement accablé par ces échecs successifs. A ce moment-là, l'amitié de Trœltsch lui fut précieuse. Enfin, après sept ans d'attente, il fut nommé professeur extraordinaire à Göttingue (1904). C'est de cette époque que datent ses premiers voyages scientifiques hors d'Europe, notamment aux Indes et en Extrême-Orient, qui lui ont valu de tels enrichissements pour l'esprit et pour le cœur. Son activité intellectuelle intense ne l'empêchait pas de s'occuper de la chose publique. Avant la guerre, il fut nommé député — *nationalliberal* — au Landtag de Prusse et, d'emblée, il y joua un rôle de premier plan.

En 1914, il était appelé comme professeur ordinaire à Breslau. Cette fois-ci, les autorités ecclésiastiques ne firent plus aucune réserve. Le professeur avait derrière lui, outre dix ans d'enseignement, diverses publications qui avaient attiré l'attention : *La notion du Saint-Esprit chez Luther* (1898). — *Conception scientifique et conception religieuse du monde* (1904). — *Goethe et Darwin* (1909). — Une réédition de la *Métaphysique* d'Apelt. — *Philosophie religieuse kantienne, complétée par les conceptions de Fries* (Kantisch-Fries'sche Religionsphilosophie) 1909. En effet, dès cette date, Otto avait commencé un effort qu'il poursuivit sans relâche jusqu'à la fin de sa vie, croyons-nous : remettre en honneur, en Allemagne, les idées du philosophe Fries, en particulier sa théorie de la *Abndung*. Selon ce penseur, on le sait, notre connaissance ordinaire ne saurait appréhender l'Infini. Seul le sentiment le peut. A côté des moyens de connaître que représentent le savoir et la croyance — constituant en somme leur unité — Fries place une troisième sorte de connaissance : *das Abnen*, le pressentiment. Cette partie-là de l'œuvre de Fries paraît avoir exercé une influence profonde sur le jeune Rudolf Otto.

Enfin, à côté de ces publications, un fait bien significatif avait attiré l'attention sur le futur auteur de *Das Heilige*. En 1913 avait lieu à Paris le VI<sup>e</sup> Congrès international du Progrès religieux. Le temps dont on disposait était limité, le nombre des orateurs considérable. Chacun avait droit à quelques minutes seulement, en sorte qu'il devait presque se borner à énoncer des thèses. Otto commença à parler sur ce thème : « Une religion universelle est-elle

possible ? » Il avait à peine lu quelques phrases que le président — c'était Emile Boutroux — et les auditeurs insistèrent pour que l'orateur pût s'exprimer à loisir. Ce qu'il avait à dire valait d'être entendu entièrement.

En 1917 déjà, Otto quittait Breslau pour Marbourg. Il venait de publier *Le Sacré (Das Heilige)*, qui connut un succès prodigieux. En 1920, l'ouvrage avait déjà eu quatre éditions. L'année dernière, il en était à la 25<sup>e</sup> édition ; il a été traduit en anglais, en suédois, en espagnol, en italien, en japonais, en hollandais et en français. Depuis *l'Essence du christianisme* de Harnack, aucun ouvrage théologique de langue allemande n'avait rencontré pareil accueil.

Au semestre d'été 1922, nous avons eu le privilège de nous asseoir au pied de la chaire de Rudolf Otto. Alors même que sa santé laissait à désirer (Otto avait contracté les fièvres, au cours de ses voyages aux Indes, et il ne parvint jamais à se débarrasser du microbe infectieux), le professeur était dans la plénitude de son talent. Nous nous souvenons avec joie de ses exposés lucides, dans une langue sobre et nerveuse : *Vom Geiste des Christentums*. Des centaines d'étudiants suivaient les cours de théologie systématique. Un beau jour, il fallut se rendre à l'évidence et abandonner le plus grand des auditoires de l'antique université Philippe de Hesse pour se transporter dans l'aula. A cette époque, on sentait le professeur, dont les débuts avaient été si difficiles, heureux de se voir compris et entouré.

Cette joie si légitime ne fut pas de très longue durée. Déjà l'intérêt des étudiants se dirigeait ailleurs. *Le Sacré* est une admirable étude de psychologie religieuse, un effort pénétrant pour découvrir l'élément non-rationnel dans l'idée du divin, et pour définir sa relation avec le rationnel. Ce n'est pas une construction dogmatique... En outre, doué d'un sens religieux peu commun, Otto, qui avait acquis une connaissance approfondie des religions universelles, savait communier intensément avec les plus pures d'entre elles. Il rêvait d'entraîner de jeunes hommes sur ses traces. Mais il ne fut guère suivi. Les messages qu'il nous adressait, à de longs intervalles mais avec une fidélité émouvante, laissaient percer un peu de découragement, semblait-il. Certes, cela n'a pas empêché Otto de publier. En 1923, il donnait comme une suite à *Das Heilige* par l'ouvrage *Aufsätze das Numinöse betreffend*, dans lequel il a réuni, augmentées et développées, les remarques qui figuraient en appendice dans les premières éditions du *Sacré*. En 1925, un essai sur le *Renouvellement et la transformation du culte*.

Sa mise à la retraite, en 1929, ne ralentit pas son activité de savant. Cette même année, il publie la seconde édition de *Mystique de l'Orient et mystique de l'Occident*, *West-östliche Mystik*, un des ouvrages les plus pénétrants qui aient jamais paru sur ce sujet. En 1930, ce sont *Les religions indiennes de la grâce et le christianisme*. En 1932, *Sünde und Urschuld*, dans lequel il souligne avec force l'importance primordiale du message chrétien du Pardon. En 1934, dans son dernier ouvrage important : *Reich Gottes und Menschensohn*, Royaume de Dieu et Fils de l'Homme, il présente une sorte de tableau du Christ —

unité synthétique de la royauté et du serviteur souffrant pour expier le péché. — Mais, malgré leur grand intérêt, aucun de ces livres n'a rencontré l'accueil enthousiaste fait à *Das Heilige*. Et le professeur de Marbourg pourrait bien s'en être allé non pas l'amertume — il était trop noble pour cela — mais l'inquiétude dans l'âme. Nous tâcherons tout à l'heure d'expliquer pourquoi.

La mort l'a surpris, dans la nuit du 7 mars 1937, après de grandes souffrances, sans lui laisser le temps de nous donner le nouveau livre qu'il préparait : une *Ethique chrétienne*, éthique de la nouvelle naissance.

Selon l'expresse volonté du défunt, le culte funèbre a été de la plus grande sobriété. Le service s'est déroulé selon la liturgie luthérienne, et seul le pasteur Heinrich Frick, un ami — celui-là même qui lui avait adressé le *Fest-Gruss* dans les *Marburger Theologische Studien* en 1930, lors de son soixantième anniversaire — a pris la parole. Il a rappelé certains moments de la vie religieuse du disparu et il a lu un fragment du chapitre LIII du prophète Esaïe, cet « Evangile » de la substitution rédemptrice, auquel le cœur de Rudolf Otto, le grand souffrant, était profondément attaché.

\* \* \*

Si maintenant nous essayons de définir, tel qu'il nous apparaît, le sens de cet effort intellectuel, nous dirons ceci : Psychologue beaucoup plus encore que philosophe, doué d'un remarquable « charisme » mystique, Rudolf Otto a éprouvé de façon particulièrement vive l'impuissance de tout rationalisme à rendre compte du caractère *unique, spécifique* de l'émotion religieuse. C'est pourquoi il a fait front et contre le vieux libéralisme qui réduit la foi à un acte rationnel, qui ramène les données religieuses à des données saisissables par la raison et, par là, transforme la religion en un moralisme sans âme ; et contre l'ancienne orthodoxie qui, à sa façon, rationalise également la religion. Sans doute, dans toute foi il y a un élément « raisonnable », Otto le reconnaît sans hésiter ; dans l'idée du divin, toujours, il y a une donnée saisissable à notre entendement et qui peut s'exprimer en notions claires et à nous familières. Mais, au-dessous de cette sphère lumineuse, il y a toujours un clair-obscur que notre intelligence ne saurait atteindre. On est donc fondé à dire que l'originalité de Rudolf Otto consiste à avoir scruté, avec une perspicacité remarquable, l'impression de « mystère » qui auréole toute piété vivante. Et il aboutit à cette définition du « divin » : un mystère qui, tout à la fois, nous attire et nous repousse. Cela n'est-il pas profondément vrai ? Cette attitude *double*, ne fut-elle pas, tout le long de la Bible, celle des grands serviteurs de Dieu ? N'est-elle pas, depuis la naissance du Sauveur des hommes, celle du pécheur devant le Christ ?

Nous l'avons relevé déjà, Rudolf Otto possédait un sens religieux remarquable. Cela lui permettait de communier avec la piété des religions supérieures. De ce fait, plus que tout autre il souffrait et de l'émiettement des forces

chrétiennes, et du fossé qui sépare les diverses religions. De là son double effort pratique : d'une part concentration des Eglises protestantes, de nuances si variées (abstraction faite de l'Eglise anglicane, qu'il connaissait assez pour la juger incapable d'entrer dans ses vues). Typique à cet égard le discours sur les tâches communes du protestantisme, prononcé par Otto en 1929, au jubilé du colloque de Marbourg. Il rêvait pour les Eglises évangéliques une autorité spirituelle, qui pût parler en leur nom, à la face du monde, comme le fait le pape pour le catholicisme romain et l'archevêque de Canterbury pour l'Eglise anglicane. Le peu d'écho rencontré par ce discours lui fut une amère déception.

D'autre part, un rêve d'universalité. Non pas unification des piétés supérieures : Otto le savait, c'est là chose impossible. Mais création de grandes associations interreligieuses, associations dans lesquelles les croyants de foi très diverse pourraient se rapprocher et travailler à la réalisation de certains buts idéaux ; où, surtout, les âmes pourraient apprendre à se comprendre et à s'attacher, dans chaque religion, non pas avant tout aux rites et aux doctrines, simple écorce, mais bien à l'Esprit, qui en fait la permanente valeur.

Nous l'avons dit, Otto fut découragé, à la fin de sa vie. En effet, l'évolution de l'Eglise évangélique et de la théologie, en Allemagne, lui causaient de l'angoisse. Non pas qu'il souffrît d'une sorte de concurrence : il était au-dessus d'un sentiment comme celui-là. Au reste, plus d'un élément remis en lumière par la théologie dialectique lui tenait à cœur. Bien avant que retentît le message prophétique de Karl Barth, Otto avait souligné ce fait : si apparentée soit-elle à la morale, la religion chrétienne est tout autre chose qu'une morale. Elle ne s'épuise pas en un activisme joyeux ; elle est aussi adoration de la majesté divine, et tremblement sacré en présence du Dieu trois fois saint. Mais, malgré ces ressemblances extérieures, Otto ne pouvait pas voir dans la théologie dialectique une alliée. Il était alarmé par son indifférentisme à l'égard de toute religion non-chrétienne, par sa dogmatique carrée et son apparent retour au biblicisme orthodoxe. L'attitude intransigeante de certains jeunes théologiens lui était un étonnement et une souffrance.

\* \* \*

Que restera-t-il de l'œuvre de Rudolf Otto ?

Beaucoup, sans aucun doute. Il serait présomptueux de prétendre, maintenant déjà, donner des précisions. Pourtant, nous ne croyons pas nous tromper en marquant trois points :

Dans le domaine de la psychologie, ses remarquables analyses du sens religieux du mystère ne disparaîtront pas. Nous ne revenons pas sur ce qui a été dit plus haut. A cet égard Otto est certainement un de ceux qui aura le plus contribué à réveiller, chez ses contemporains, le sens de la religion profonde.

Au point de vue théologique, nous n'hésitons pas à le dire, Otto a contribué et contribuera encore à redonner aux croyants le sens du Christ. A entendre rappeler son effort d'universalité religieuse, on pourrait penser qu'Otto aboutit à atténuer l'élément distinctif des diverses religions, du christianisme en particulier. Or, c'est le contraire qui est vrai. Et nous aimerions voir certains livres d'Otto lus et médités par tant d'intellectuels, victimes de plus d'un préjugé, et qui crient à l'identité dès qu'apparaît, entre des religions, une ressemblance un peu profonde. Dans son allocution funèbre, le pasteur Heinrich Frick rappelait combien le professeur Otto aimait à contempler une idole indienne. Idole à l'aspect horrible, à notre sens d'Occidentaux : une divinité à la tête de chat, mais dont la poitrine est ouverte. Et là, dans le cœur du dieu en quelque sorte, on voit le premier couple humain. Ce symbole si parlant faisait tressaillir de joie Rudolf Otto. Quel pas dans le sens de l'Évangile ! Et pourtant, malgré tout, disait Otto, quel abîme entre la religion chrétienne et la religion des Indes. Ce qui est demeuré désir, chez les Hindous : voir le cœur de Dieu s'ouvrir par amour pour les hommes — cela est devenu *réalité* sur le terrain chrétien. Là seulement, Dieu s'est fait chair, en Christ, pour apporter aux hommes le gage tangible du pardon. Bien loin, donc, de diminuer en quoi que ce soit le caractère unique de l'Évangile, Otto l'a au contraire admirablement souligné.

Au point de vue ecclésiastique, enfin, le professeur de Marbourg a jeté plus d'une idée féconde. Nous ne connaissons pas sa brochure sur le culte. Mais les observations d'ordre pratique qui figurent çà et là, dans plus d'un de ses ouvrages, sont d'un grand intérêt. Nous pensons notamment au petit chapitre, intitulé « Schweigender Dienst », qui se trouvait en appendice dans les premières éditions de *Das Heilige*. Otto y relève le rôle que devrait jouer le « culte silencieux » dans la piété protestante. Silence sacramentel. Silence d'attente. Silence de communion. Par là, disait Otto, il faudrait faire sentir, beaucoup mieux que nous le faisons aujourd'hui dans nos cultes, la « présence réelle » du Dieu vivant.

\* \* \*

Ces quelques mots suffisent à montrer que le monde protestant a beaucoup reçu du professeur de Marbourg. Il lui doit une grande reconnaissance. A côté de tout cela, qui concerne le domaine des idées, ceux qui ont rencontré Rudolf Otto ne pourront jamais l'oublier. Il émanait de toute sa personne une atmosphère de générosité et de loyauté. Son regard était splendidement limpide. Il venait de loin. Il allait très loin.

Edmond GRIN.

---